

# ROMAN PHOTO Délice rétro à Marseille

A Marseille, l'exposition du Mucem propose une riche analyse sur ce genre hybride, entre BD et cinéma. Et rappelle que cette presse du tendre a vu éclore Sophia Loren et généré moult avatars satiriques et autres pendants érotiques.

---

Libération · 11 Dec 2017 · Par CLÉMENTINE MERCIER Envoyée spéciale à Marseille

---

En général, les histoires d'amour finissent mal, dit-on. Mais pas à Marseille, où se tourne le feuilleton sentimental *Plus belle la vie*. Et moins encore au Mucem, qui déploie cet hiver une exposition pleine de peps consacrée au roman-photo. Héritier du musée des Arts et Traditions populaires, le musée «de société» du fort Saint-Jean a naturellement accueilli ce sujet à bras ouverts. Véritable phénomène culturel d'après-guerre né en Italie (lire page 28), le roman-photo a bercé plusieurs générations de récits à l'eau de rose. Mais cette littérature populaire, racontée en images et en feuilletons, a, fait l'objet de multiples détournements. Avec des récits moins prudes, et des contenus érotiques, voire carrément sadomasochistes, ce que l'on connaît peu. Et c'est toute la malice de l'exposition qui embrasse la saga de cette presse du coeur et du corps, ce creuset des passions et des pulsions.



Un baiser langoureux en noir et blanc – quoiqu'un peu figé– accueille le visiteur à l'entrée. Au Mucem, le roman-photo et ses dévoilements illustrent la psyché et la libido des Trente Glorieuses. Avec une façade fleur bleue et un envers du décor impudique. C'est ce que montrent les deux commissaires, Frédérique Deschamps, journaliste et iconographe (ex-collaboratrice de Libération), et Marie-Charlotte Calafat, adjointe du département des collections du Mucem, dans un cheminement vivant, largement illustré et appuyé sur des documents originaux.

## SCÉNARIOS DE FILMS

Au préalable, comment expliquer le retour en grâce de ce genre méprisé, un peu honteux – on le lit en cachette – et surtout jetable ? C'est dans une benne à ordures que le projet d'exposition est né. «En tombant sur une pile de *Nous deux* destinée à la poubelle, ce qui m'a d'abord étonnée, c'est que cela existe encore. J'ai trouvé ça incroyable. Je suis aussi restée pantoise devant les chiffres de diffusion. On avait vraiment affaire à une France invisible, silencieuse, qui continue à avoir ce type de lecture», raconte Frédérique Deschamps, à l'époque iconographe pour le groupe de presse Mondadori. Elle mène alors l'enquête et la recherche dure près de dix ans. Recollant petit à petit les pièces du puzzle de ce genre hybride, entre bande dessinée et cinéma. «La plupart des éditeurs n'ont rien conservé. Les objets qui ont servi à fabriquer les romans-photos ont été jetés. Alors que cela a été une production culturelle de masse. Pour l'expo, il a fallu retrouver des tirages, des films, des ektachromes, des maquettes... Cette enquête a parfois ressemblé à une pêche miraculeuse.»

Le début du parcours étudie les origines de cette presse du tendre. Car avant le roman-photo, qui explose en Italie après 1945, et se diffuse dans le monde, le public affection-

«On dit que les romansphotos sont à l'eau de rose, mais l'essentiel du récit est dramatique.» Frédérique Deschamps une des commissaires de l'expo

naît déjà les récits en images. Les ancêtres de cette littérature qui associe textes courts et photographies naissent au XIXe siècle : sous vitrine, une série de cartes postales raconte l'histoire amoureuse et cocasse d'une blanchisseuse. Autre exemple, la première interview photographique du physicien Michel-Eugène Chevreul par Nadar paraît dans le *Journal illustré* en 1886. Marie-Charlotte Calafat du Mucem montre aussi que le ciné-roman est un cousin germain et un modèle du roman-photo. Genre à succès de l'entre-deux-guerres, le ciné-roman publie sur papier des scénarios de films composés de photogrammes ou de photos de plateau. Le premier, les *Mystères de*

*New York*, date de 1915. Le plus abouti est sans aucun doute celui du photographe de plateau de la Nouvelle Vague, Raymond Cauchetier. En 1969, dix ans après le tournage d'*A bout de souffle* de Jean-Luc Godard, Cauchetier publie sa version ciné-roman du film : 56 pages avec 270 photos dont on admire les maquettes originales. Godard en roman-photo – composé de tirages et de textes tapuscrits –, cela peut paraître étrange aujourd'hui. Mais l'objet, artisanal, est si singulier et frappant qu'il vient d'être acheté par le Mucem.

**CODES SENTIMENTAUX** «Le roman-photo naît après-guerre et coïncide avec l'avènement de la société de consommation», avance Frédérique Deschamps. Et sur les très belles photographies – ici non recadrées –, du fonds Mondadori, on observe les nouveaux modes de vie, où cigarette et automobile sont les accessoires obligés. Dans les années 50, on consomme aussi des vedettes. Sur la couverture du magazine *Sogno* naît une star. Sophia Loren a tourné cinq romans-photos où elle incarne le rôle d'une méchante, avant d'être aspirée par le 7e art. Pour cette fille issue d'un milieu pour le moins modeste, élevée par une mère célibataire, dans la banlieue de Naples, le roman-photo est une passerelle idéale. Avantguerre, Mussolini avait interdit la parution des comics américains en Italie, ce qui encouragea la production locale de récits en images. Après 1945, dans un pays anéanti et déboussolé, il faut digérer l'héritage du fascisme. Et surtout rêver. Les premiers romans-photos, *Bolero film*, *Il Mio Sogno*, rencontrent un succès phénoménal dans l'ombre du cinéma italien. *L'Amorosa*

*Menzogna* (1949), un documentaire de Michelangelo Antonioni, décrit l'engouement populaire pour le roman-photo: dans le film projeté, les lecteurs absorbés (5 millions à l'époque) lisent en marchant et se cognent contre les poteaux, le nez dans leur journal. Un court extrait du *Cheik blanc*

(1952) de Federico Fellini, montre les mésaventures de Wanda, une lectrice assidue. Pendant l'âge d'or du roman-photo, la lectrice est perçue comme une sotte, une fille de mauvaise vie ou une jeune femme en quête d'émancipation. «La place des femmes dans la société est en jeu, explique Marie-Carlotte Calafat. Certaines sont fortes et luttent pour être elles-mêmes, pour s'habiller comme elles le désirent, pour divorcer.» Aujourd'hui, la lectrice a 69 ans en moyenne et le Mucem est allé à la rencontre des abonnées via le fichier du magazine *Nous deux*. Le photographe Thierry Bouët a tiré le portrait de neuf d'entre elles – dont un lecteur. Accrochés au centre du parcours dans un salon de lecture aussi rose bonbon que le magazine, ils témoignent de leur éducation sentimentale. Françoise lit dès l'âge de 10 ans les romans-photos de sa mère, cachée dans les toilettes. Mireille lit *Nous deux* tous les soirs dans son lit. Et Marion aime que les chagrins d'amour finissent bien. «La plus jeune lectrice nous a dit qu'elle y apprenait les codes sentimentaux», poursuit la commissaire.

«Cette littérature raconte la formation du couple. Mais autour de cet idéal, il y a des récits d'une grande violence, avec des meurtres, des suicides, des trahisons, des enfants enlevés, des enfants qui meurent parce qu'ils gênent. On dit que les romans-photos sont à l'eau de rose, mais l'essentiel du récit est dramatique», précise Frédérique Deschamps. Rappelons la phrase de Roland Barthes, à propos du magazine

*Nous deux* : «Le magazine est plus obscène que Sade», écrit-il dans *Fragment d'un discours amoureux*.

#### NUMÉROS PARTAGÉS

A mi-parcours, un mauvais génie s'échappe du roman-photo pour en porter la face subversive et coquine. Killing, personnage diabolique italien de 1965, tord le cou au genre, qui ne s'en remet pas. Naissent alors des avatars transgressifs. Killing (alias Satanik en France), criminel masqué en costume de squelette, sadise des femmes peu vêtues. Ces «photohistoires pour adultes» rencontrent un énorme succès mais sont vite censurées pour leur violence. Ancêtre de la pornographie dans le genre, Satanik marque les esprits durablement. Pareil pour Supersex, extraterrestre qui vient sur Terre pour niquer en masse, sorte de rejeton de Satanik. On redécouvre ces figures noires et populaires au Mucem. Placés sous vitrine, les romans-photos machos du professeur Choron dans *Hara-Kiri* explorent une veine érotico-parodique. Et même *Charlie Hebdo* s'y met avec Coluche dans *Les pauvres sont des cons*. Largement méprisée, abondamment critiquée, cette «sous-culture de consommation» comme la nommait Barthes, littérature du pauvre qui crée du lien social –on se partage les numéros–, à la forme efficace et pédagogique, trouve dans l'accrochage du Mucem une riche analyse. Entre conformisme et transgression, féminisme et machisme. Qui avait remarqué que les situationnistes aussi détournaient les romans-photos ? On projette même la *Jetée* de Chris Marker, chef-d'oeuvre de photo-roman filmé de 1962. «Tout le monde trouvait cela abominable. C'est un paradoxe, car le roman-photo redevient dans le coup. Le kitsch et le vintage plaisent», s'étonne Frédérique Deschamps. Un collectionneur a même le secret espoir d'en faire un musée en Italie.